

MIRANDA JULY — IL VOUS CHOISIT

PETITES ANNONCES POUR VIE MEILLEURE



We met the afternoon, of the fourth of JULY
And when you ran by, I thought I would die
Your young BOOBS, they gave a jiggle
And my nose, it started to wiggle
I then thought, I had to be your guy



Flammarion

Extrait de la publication

À l'été 2009, Miranda July travaille au scénario de son second film, une œuvre attendue et qu'elle peine à achever. Durant ses pauses-déjeuner, elle se met à lire frénétiquement le *PennySaver*, le journal de petites annonces que tout le monde trouve dans sa boîte aux lettres aux États-Unis. Qui est la personne proposant une « grande veste en cuir, 10 \$ » ? Le découvrir devient soudain une priorité – ou au moins, un très bon moyen d'oublier le scénario.

En compagnie de la photographe Brigitte Sire, July sillonne Los Angeles à la rencontre de vendeurs du *PennySaver* sélectionnés au hasard. Elle découvre à cette occasion treize univers profondément singuliers et émouvants qui exerceront sur son film comme sur elle-même une influence inattendue. Ce livre mêlant avec élégance récit, entretiens et photographies, le tout agrémenté de spontanéité décalée et d'humour pince-sans-rire, est à la fois un autoportrait de l'artiste et une description de l'autre face de l'Amérique, celle de la solitude et du besoin de communiquer malgré tout.

Miranda July a grandi à Berkeley, en Californie, où elle a débuté sa carrière en écrivant des pièces de théâtre. Elle est à présent vidéaste, comédienne et écrivain. Elle a écrit, réalisé et joué dans son premier long métrage, *Moi, toi et tous les autres* qui a obtenu un prix au Sundance Film Festival et quatre au Festival de Cannes, dont la Caméra d'or. Miranda July vient de réaliser un deuxième film, *The Future*, une nouvelle plongée dans l'univers fantasque et bouleversant d'une artiste hors du commun.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Richard



Flammarion

Extrait de la publication

Il vous choisit

Du même auteur

Un bref instant de romantisme, Flammarion, 2008 ; *J'ai lu*,
2009.

Miranda JULY

Il vous choisit

Avec les photographies
de Brigitte Sire

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Richard*

Flammarion

Titre original : *It Chooses You*
Éditeur original : Canongate Books Ltd.
© Miranda July, 2011
Pour la traduction française :
© Éditions Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0812-7811-0

POUR JOE ET CAROLYN PUTTERLIK

J'ai dormi chez mon petit ami toutes les nuits durant les deux premières années où nous sommes sortis ensemble, mais je n'ai pas apporté chez lui un seul de mes vêtements, pas une seule chaussette ni la moindre culotte. Ce qui signifiait que je portais les mêmes habits pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que je trouve un moment pour retourner dans ma petite caverne sordide, à quelques rues de là. Après avoir enfilé des vêtements propres, je me baladais en transe, fascinée par cette espèce de capsule temporelle témoignant de ma vie antérieure. Chaque chose était exactement comme je l'avais laissée. Certaines lotions, certains shampooings s'étaient décomposés en strates cireuses, mais, dans le tiroir de la salle de bains, il y avait encore les préservatifs extra-extra-larges de l'ancien petit ami avec qui les rapports sexuels avaient été douloureux. J'avais jeté de la nourriture, mais les denrées non périssables, les haricots blancs, la cannelle et le riz, tout cela attendait le jour où je me souviendrais de ma véritable identité de femme seule, alors je reviendrais à la maison mettre à tremper des haricots blancs. Lorsque enfin j'ai fourré mes vêtements dans des sacs en plastique noirs et que je les ai

apportés en voiture chez lui, cela a été avec une sorte d'audace – la même que lorsque je m'étais rasé les cheveux au lycée, ou quand j'avais laissé tomber la fac. C'était impétueux, assurément promis à la catastrophe, mais merde, tant pis.

Voilà maintenant quatre ans que j'habite chez le petit ami (sans compter les deux ans où j'y ai vécu sans mes habits), et nous sommes mariés, alors j'en suis venue à considérer que c'est chez moi. Presque. Je paye encore le loyer de la petite caverne, et presque tout ce que je possède est encore là-bas, comme avant. Je n'ai jeté les préservatifs extra-extra-larges que le mois dernier, après m'être creusé la cervelle pour réfléchir à un scénario où je pourrais en toute sécurité les donner à une personne sans domicile fixe dotée d'un gros pénis. J'ai gardé la maison parce que le loyer est bon marché et c'est là que j'écris ; c'est devenu mon bureau. Et les haricots blancs, la cannelle et le riz me gardent une place au chaud, si jamais quoi que ce soit tournait hyper mal, ou si je revenais à la raison pour reprendre ma place de personne la plus seule ayant jamais existé.

Cette histoire se déroule en 2009, juste après notre mariage. J'écrivais alors un scénario dans la petite maison. Je m'installais à la table de la cuisine, ou dans mon ancien lit avec ses draps de chez Emmaüs. Ou plutôt, comme le sait quiconque ayant essayé d'écrire quelque chose récemment, ce sont les endroits où j'avais l'intention de m'installer pour écrire, mais à la place, je regardais des trucs sur Internet. Cela pouvait en partie se justifier par le fait que l'un des personnages dans mon scénario essayait aussi de faire quelque chose, une danse, mais au lieu de danser elle allait regarder des danses sur YouTube. Donc, en un sens, cette procrastination était de la recherche.

Comme si je ne connaissais pas déjà ce sentiment : c'était comme me regarder dériver en mer, trop captivée par les vagues pour appeler à l'aide. J'étais jalouse des écrivains plus âgés qui avaient fait plus que simplement mettre un pied dans leur discipline avant l'arrivée d'Internet. Moi, je n'avais écrit qu'un scénario et un livre avant que ça arrive.

Le plus drôle au sujet de ma procrastination était que j'avais presque terminé mon scénario. J'étais celle qui avait combattu des dragons, perdu des membres et rampé à travers des marais, et maintenant, enfin, le château était visible. J'apercevais de tout petits enfants agitant des drapeaux sur le balcon ; je n'avais plus qu'à traverser un champ pour arriver à eux. Mais soudain j'avais très, très sommeil. Et les enfants n'en croyaient pas leurs yeux : je me pliais en deux et tombais à terre tête la première, les yeux ouverts. Immobile, j'observais des fourmis entrer et sortir d'un trou et je savais que me relever serait mille fois plus dur que le dragon ou le marais, et donc je n'essayais même pas. Je cliquais juste sur une chose, puis sur une autre, puis encore une autre.

Le film racontait l'histoire d'un couple, Sophie et Jason, qui s'apprête à adopter Paw, un chat errant très vieux et malade. Comme pour un nouveau-né, il faudra s'occuper du chat vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sauf que ce sera jusqu'à la fin de sa vie, et il peut mourir dans cinq mois comme dans cinq ans. Malgré leurs bonnes intentions, Sophie et Jason sont terrifiés à la perspective de perdre leur liberté. Si bien que, n'ayant plus qu'un mois devant eux avant l'adoption, ils débarrassent leurs vies de distractions – ils quittent leurs boulots, se

déconnectent d'Internet et se concentrent sur leurs rêves. Sophie veut chorégraphier une danse, et Jason devient bénévole dans un groupe environnemental pour aller vendre des arbres au porte-à-porte. Le mois file et Sophie est de plus en plus paralysée, ce qu'elle vit comme une humiliation. Dans un accès de désespoir, elle a une aventure avec un inconnu – Marshall, un ringard de cinquante ans qui habite dans la vallée de San Fernando. Dans le monde suburbain de Marshall, elle n'est pas obligée d'être elle-même ; du moment qu'elle reste là, elle n'aura plus jamais à essayer (et échouer) de nouveau. Quand Sophie le quitte, Jason arrête le temps. Il est coincé à 3 h 14 du matin avec juste la lune à qui parler. Le reste du film raconte comment ils trouvent leurs âmes et rentrent à la maison.

Peut-être parce que je ne me sentais pas très en confiance lorsque je l'écrivais, et parce que je venais juste de me marier, le film traitait en fait de la fidélité, essentiellement du cauchemar que constitue la fidélité lorsqu'elle fait défaut. C'était atrocement facile d'imaginer une femme qui se déçoit, mais l'intrigue de Jason me déconcertait. Je n'arrivais pas à imaginer ses scènes. Je savais qu'à la fin du film il réaliserait qu'il vendait des arbres non pas parce qu'il pensait que cela aiderait quoi que ce soit – il avait en fait l'impression qu'il était bien trop tard – mais parce qu'il adorait cet endroit, la terre. C'était un acte de dévotion. Un peu comme écrire ou aimer quelqu'un – on n'a pas toujours l'impression que ça vaut le coup, mais avec le temps le fait de ne pas renoncer crée du sens de manière inattendue.

Donc je connaissais le début et la fin – il fallait juste que je rêve un milieu convaincant, la partie où le

démarchage de Jason l'amène à entrer en contact avec des inconnus, peut-être même chez eux, où il a une série de conversations intéressantes, voire hilarantes ou décisives. C'était en fait facile de rédiger ces dialogues ; j'ai fait soixante versions différentes avec soixante scénarios de vente d'arbres, et sur le coup chacune paraissait authentiquement inspirée. À chaque fois j'étais convaincue d'avoir trouvé la pièce manquante qui complétait l'histoire de manière hilarante, décisive. À chaque fois j'avais étouffé un petit rire contrit en envoyant fièrement le scénario par e-mail à des amis que je respectais, en me disant : ouf, parfois ça prend du temps, mais quand on a la confiance et la persévérance, la bonne version finit par sortir. Et chacun de ces e-mails avait été suivi d'e-mails rédigés le lendemain, voire parfois à peine une heure plus tard – « Objet : Ne pas lire la version que je viens d'envoyer !! Une nouvelle arrive bientôt !! »

Donc à présent j'avais dépassé le stade de la confiance. Je gisais dans le champ, je regardais fixement les fourmis. Je tapais mon propre nom sur Google comme si la réponse à mon problème était peut-être secrètement encodée dans le commentaire d'un blog disant combien j'étais agaçante. Je n'avais auparavant jamais vraiment compris l'alcool, ce qui m'aliénait la plupart des gens, mais désormais je rentrais chaque jour chez moi de la petite maison et j'essayais de ne pas parler à mon mari avant d'avoir ingurgité un plein dé à coudre de vin. J'avais été activement en contact avec moi-même pendant trente-cinq ans et maintenant j'en avais assez. Je discutais alcool avec les gens, comme s'il s'agissait d'une nouvelle sorte de thé que j'avais découverte au supermarché bio Whole Foods : « Ça a mauvais goût mais ça diminue

l'anxiété, *et en plus* ça facilite les choses pour ton entourage – il faut absolument que tu essayes ! » Je suis également devenue, de mauvaise grâce, une femme d'intérieur. Je faisais la vaisselle, bruyamment. Je concoctais des mets compliqués, les présentant avec un désespoir plein de ressentiment. Apparemment c'était désormais la seule chose dont j'étais capable.

Je vous raconte tout ça pour que vous puissiez comprendre pourquoi j'attendais le mardi avec impatience. Le mardi était le jour où je recevais le *PennySaver*, un journal de petites annonces. Il arrivait au milieu de bons de réduction et d'autres imprimés publicitaires. Je le lisais en déjeunant, et ensuite, comme je n'étais pas pressée de me remettre à l'écriture, habituellement je poursuivais ma lecture jusqu'aux annonces immobilières en dernière page. J'étudiais soigneusement chaque annonce – non pas en tant qu'acheteuse, mais en tant que citoyenne curieuse de Los Angeles. Chaque annonce était comme un très bref article de presse. Un flash d'information : quelqu'un à L.A. vend un blouson. Le blouson est en cuir. Il est aussi de grande taille et noir. La personne estime qu'il vaut dix dollars. Mais la personne n'est pas tout à fait sûre du prix, et accepte d'envisager d'autres prix plus bas. Je voulais en savoir davantage sur ce que pensait cette personne au blouson en cuir, comment elle venait à bout de sa journée, ses espoirs, ses craintes – mais aucune de ces informations ne figurait. En revanche on nous donnait le numéro de téléphone de la personne.

D'un côté il y avait le problème fictionnel avec Jason et les arbres, et de l'autre ce numéro de téléphone. Qu'en temps normal je n'aurais jamais appelé. Je n'avais certainement pas besoin d'un blouson en cuir. Mais ce

jour-là précisément, je n'avais vraiment pas envie de me remettre à l'ordinateur. Je ne parle pas seulement du scénario, mais aussi d'Internet, de sa servitude. Alors j'ai décroché le téléphone. La règle implicite des petites annonces est qu'on n'appelle un numéro que pour parler de l'article à vendre. Mais l'autre règle, toujours, c'est que nous sommes dans un pays libre, et j'essayais de toutes mes forces d'éprouver ma liberté. Ce serait peut-être mon unique occasion de me sentir libre de toute la journée.

Dans mon monde paranoïde, tout commerçant pense que je suis une voleuse, tout homme pense que je suis une prostituée ou une lesbienne, toute femme pense que je suis lesbienne ou arrogante, et tout enfant et tout animal perçoit mon moi véritable, et il est malfaisant. Donc quand j'ai appelé je me suis bien gardée d'être moi-même ; je me suis renseignée sur le blouson d'une voix empruntée au petit Beaver dans *Petit Poucet l'espiègle*. Je m'attendais à la même sorte de tolérance perplexe que celle à laquelle il avait droit.

La personne qui a répondu était un homme avec une voix étouffée. Mon appel ne l'a pas étonné – évidemment, c'est lui qui avait fait passer la petite annonce.

« Il est encore à vendre. Vous pourrez faire une offre quand vous l'aurez vu, a-t-il dit.

– D'accord, génial. »

Il y a eu un silence. J'ai mesuré le fossé gigantesque entre la conversation que nous avons et l'endroit où j'espérais arriver. Je me suis jetée à l'eau.

« En fait, je me demandais si, quand je viendrai voir le blouson, je pourrais aussi vous interviewer sur votre vie et tout ce qui vous concerne. Vos espoirs, vos craintes... »

Ma question a été engloutie dans le genre de silence qui retentit comme une alarme. Je me suis empressée d'ajouter : « Bien entendu, je vous paierai pour votre temps. Cinquante dollars. Il y en aura pour moins d'une heure.

- D'accord.
- D'accord, super. Comment vous appelez-vous ?
- Michael. »

MICHAEL
-
BLOUSON NOIR EN CUIR GRANDE TAILLE
10 DOLLARS
-
HOLLYWOOD
-

C'était formidable d'avoir l'opportunité de quitter ma caverne. J'ai rempli un sac de yaourts, de pommes, de bouteilles d'eau et d'un petit magnétophone. Du genre qui fonctionnait avec des minicassettes ; je l'avais eu à vingt-six ans, pour pouvoir écouter les enregistrements que le réalisateur Wayne Wang m'avait envoyés après avoir enregistré nos conversations sur mon histoire sexuelle dans le cadre de ses recherches pour un film qu'il était en train de faire. J'avais toujours considéré que c'était un exercice plutôt sinistre auquel j'avais participé pour l'argent et parce que j'aimais bien parler de moi. Mais à présent, en mettant le magnétophone dans mon sac à main, j'éprouvais un peu plus de compassion pour M. Wang. Il avait peut-être juste voulu parler à quelqu'un qui ne fût pas de son invention. Peut-être était-ce un problème inhérent à ce métier.

Je me suis rendue en voiture chez Michael avec une photographe, Brigitte, et mon assistant Alfred. Brigitte avait rencontré toute ma famille et mes amis, mais je ne la connaissais pas depuis très longtemps, ni très bien – elle avait été la photographe de notre mariage. Son matériel photographique légitimait cette sortie dans mon esprit ;

j'étais peut-être journaliste ou enquêtrice – comment savoir ? Alfred était là pour nous protéger contre le viol.

L'adresse était un vieil immeuble géant sur Hollywood Boulevard, le genre d'endroit où habitaient les starlettes dans les années 30, mais maintenant c'était un asile de nuit des plus minables. Ce n'est pas que mon monde sente si bon – ma maison, les maisons de mes amis, les magasins Target, ma voiture, le bureau de poste – c'est juste que je connais ces odeurs. J'ai essayé de faire comme si cette odeur aussi m'était familière, la note trop douce combinée à quelque chose qui aurait brûlé sur la plaque chauffante trente ans auparavant. J'ai également tâché d'apprécier de menus bonheurs, comme le fait que, lorsque nous avons appuyé sur le 3 de l'ascenseur, il est monté et nous a menés à un étage affublé du numéro 3 correspondant.

La porte s'est ouverte et Michael était là, la soixantaine bien tassée, de forte carrure, épaules larges, nez bulbeux, corsage magenta, nichons, rouge à lèvres rose. Avant d'ouvrir complètement la porte il a calmement annoncé qu'il était engagé dans un processus de changement de sexe. C'est génial, ai-je dit, et il nous a invités à entrer. C'était un studio, le genre où le séjour est séparé du coin cuisine par une bande de métal au sol, où se rejoignent la moquette et le linoléum. Il nous a montré le blouson en cuir grande taille et je me suis sentie un peu éblouie : voilà donc l'article en vrai. J'ai tâté le cuir, et immédiatement une forte émotion m'a submergée. Cela arrive parfois quand je suis confrontée à la réalité – c'est comme un sentiment de déjà-vu, mais au lieu d'avoir l'impression que cela s'est déjà produit, je suis envahie par la conscience que cela se produit pour la première fois, que toutes les autres fois c'était dans ma tête.





REMERCIEMENTS

Merci à Jesse Pearson qui, dès le départ, a encouragé cette idée. À mon agent littéraire Sarah Chalfant pour son écoute véritable. À Eli Horowitz pour ses listes de choses à faire en dix-sept étapes. Et à Starlee Kine pour m'avoir donné du courage à la fin. Merci à Aaron Beckum d'avoir été si gentil envers Joe et Carolyn, dépassant ainsi de loin ses simples fonctions d'assistant.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELHN000291.N001
Dépôt légal : mars 2013